

Lacan Quotidien



Le style tardif de Lacan, un escabeau renversé

par Juan Fernando Pérez

Jacques-Alain Miller a dit du dernier enseignement de Lacan que celui-ci « s'appliquait à sortir des sentiers battus. Et en effet, cette pensée déroute. Il s'agit pour nous de le suivre par des voies inédites. Ces voies sont souvent obscures. Elles le sont devenues davantage lorsque Lacan s'est enfoncé dans son dernier enseignement » (1). Là – comment l'ignorer ? – son style devient abstrus, difficile car il est tissé avec des allusions énigmatiques, des néologismes revêches, des usages originaux de termes courants, des nouveaux concepts, des références subtiles. Il s'agit, comme le dit J.-A. Miller, d'un style construit avec de multiples *invisibilia*.



Et il est nécessaire de le savoir : dans tout cela, il n'y a pas le moindre arbitraire, pas non plus de paroles ou d'idées gratuites ; plutôt, de la condensation, de l'exploration, des suggestions érudites, des évocations intimes. Il y a aussi la décision de « se taire tout en parlant » (2), dans laquelle se déploie une certaine activité ludique. C'est ainsi que ces formes deviennent un défi face auquel nombreux sont ceux qui abandonnent ou s'égarer. La question fait l'objet de controverses et donne lieu à des accusations à la légère, sottises.

Un concept d'Adorno (3), développé par Edward Said, *Spätstil*, le *style tardif* (4), permet de reconnaître certaines facettes intéressantes de cette dimension de l'œuvre de Lacan à la fin de sa vie, plus encore, si on le considère en tenant compte des précisions que J.-A. Miller a apportées concernant ce qu'il a appelé « les escabeaux renversés » (5).

E. Said, le regretté intellectuel palestinien, reprend le concept avec lequel Adorno désigne – surtout à propos de Beethoven – le style particulier qui caractérise certains grands créateurs dans la période finale de leur œuvre. Les exemples cités par E. Said sont nombreux et vont de Sophocle et Euripide à Freud ou Visconti, aussi bien des écrivains que des compositeurs, penseurs, cinéastes et autres créateurs. Il s'appuie plus particulièrement sur Shakespeare, Bach, Proust, Adorno lui-même, Glenn Gould et quelques autres pour soutenir qu'ils réforment tardivement leurs modes d'expression, toujours dans une relation lucide avec un savoir inédit, accompagné d'un sentiment singulier de la proximité de la mort, vécue parfois « avec une sérénité surnaturelle », parfois avec une angoisse nouvelle mais créatrice. Ils optent alors pour un style différent, produisent une forme d'expression qui, même si elle varie d'un cas à l'autre, est construite à partir d'une communion secrète avec ce qu'ils ont encore à dire et ce avec quoi ils ont à faire : la solitude et la hâte. Alors, les formes acquièrent de nouvelles tonalités, parfois hermétiques, inaccessibles même, d'autres semblent trop rapides, de sorte qu'elles suscitent la confusion parmi ceux qui avant, les avaient reconnues ou admirées.

Mais, et il convient de le noter, il ne s'agit pas d'un style propre à la personne âgée, puisque toute personne âgée n'adopte pas le *Spätstil* pour s'exprimer. Au contraire, beaucoup d'entre elles s'abandonnent à la nostalgie insipide, à une survivance amère ou sombre, ou à la bonhomie pieuse, ce qui est radicalement différent de ce qui est désigné par « style tardif ». Il s'agit d'un style qui couronne un long travail mais qui, souvent, est jugé comme simple décadence, arrogance sénile. Est-ce dû à l'obscurité produite par l'innovation mise en œuvre de cette façon, à la destitution de l'Autre, à la cécité de beaucoup ? E. Said cite, parmi de nombreux exemples, le *Capriccio* de Richard Strauss, très critiqué, mais singulière réponse au régime nazi. Cette œuvre constitue un exemple illustre de ce que ce style implique, aussi bien pour la valeur du bien dire que pour l'incompréhension suscitée par l'originalité de ses formes. Il semble que, par ce style, s'impose une éthique radicale qui se situe au-dessus de toute complaisance rituelle, position dans laquelle le passé, le présent et l'avenir se fondent d'une manière méconnue, où l'attente de la clarification ou du développement ne font pas partie de l'intention, et encore moins, l'attente d'une quelconque exaltation du narcissisme, puisque celui-ci se trouve renversé.



On pourrait dire que lorsque Lacan n'a plus besoin de piédestal pour soutenir son *ego* (un *ego* cependant toujours vigoureux), il travaille, comme d'autres créateurs, assisté en particulier par la fermeté que lui offre la conviction de la récente trouvaille, par la force que produit le fait de posséder des idées nouvelles de valeur qu'il a exposées par le biais de certains énoncés, ainsi que par l'assurance de livrer quelque chose d'insolite que, peut-être, on peut appeler un héritage.

Peut-on affirmer à partir de là que la sublimation n'a pas toujours besoin d'escabeau, et qu'il s'agit d'une sublimation réussie, qui, dépouillée de la « jouissance nocive », n'alimente plus ce qui souvent est la jouissance déterminante de l'activité intellectuelle de la majorité des personnes ?

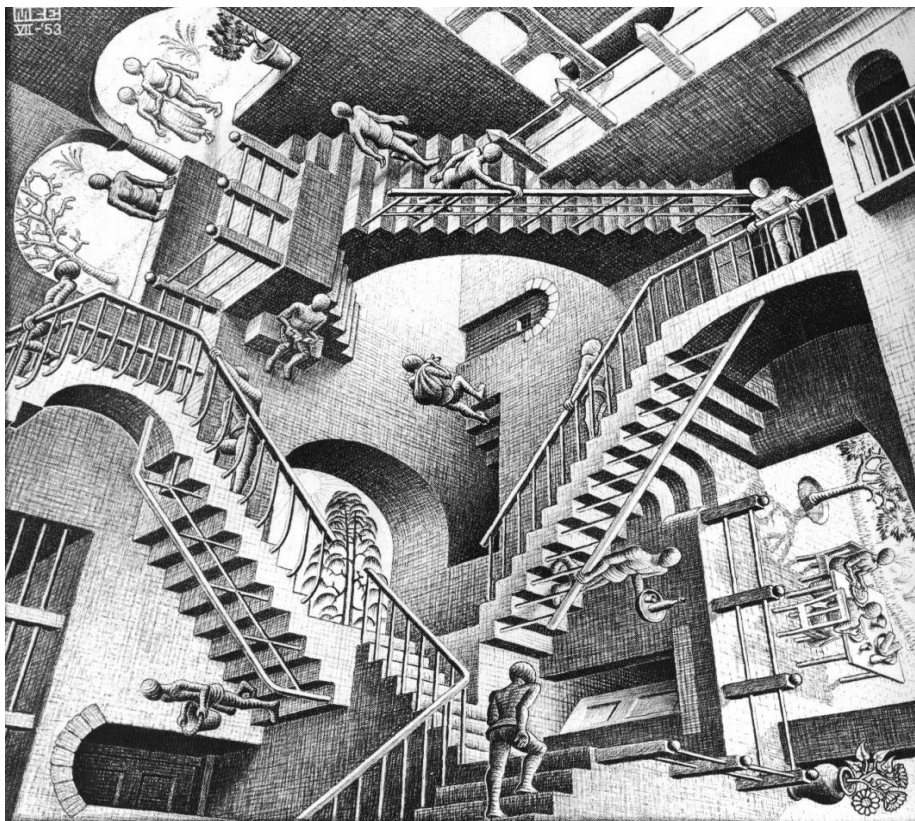
1 : Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », in *Scilicet. Le corps parlant. Sur l'inconscient au XXI^e siècle*, ECF, collection rue Huysmans, Paris, 2015.

2 : Miller J.-A., « Notice de fil en aiguille », in Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 206.

3 : Cf. Adorno T., « Spätstil Beethovens » [1937], *Moments musicaux* [1964], trad. Martin Kaltenecker, Genève, Contrechamps, 2003.

4 : Cf. Said E. W., *Du style tardif*, [*Thoughts on Late Style*, 2004], trad. de l'américain par M.-V. Tran-van-Khai, Arles, Actes Sud, 2012. Également *Freud et le monde extra-européen*, [*Freud and the Non-European*, 2003], trad. P. Babo, Paris, Le Serpent à Plumes, 2004. E. W. Said fut professeur de philologie anglaise et littérature comparée à l'université de Columbia, NY. Il est décédé en 2003.

5 : J.-A. Miller, dans « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*, fait référence à ce que « une fois les escabeaux renversés... ». Cette annotation a servi à Guy Briole de titre pour son excellent article sur Schonberg, « Les escabeaux renversés » (disponible sur le site wapol.org), qui a inspiré en partie ce texte-ci.



À propos du livre de Jacques-Alain Miller *Todo el mundo es loco*

Extrait d'un entretien avec Gustavo Dessal

Les éditions Paidòs publient en espagnol le cours de Jacques-Alain Miller « *Todo el mundo es loco* » (*Tout le monde est fou*). À l'occasion de cette sortie éditoriale, l'Agence argentine de presse Telam converse avec Gustavo Dessal. Lacan Quotidien publie un extrait de cet entretien.



T : Que vise Jacques-Alain Miller quand il dit que – d'une certaine façon – « nous sommes tous fous » ?

Gustavo Dessal : Il s'agit d'une reprise de Pascal par J.-A. Miller, qui suit un fil parcourant toute l'œuvre de Lacan. Pascal disait quelque chose de semblable. Il tenait que la folie est consubstantielle à la condition humaine, mais il distinguait *la folie de tout le monde* de *la folie d'un seul* : façon brillante de ne pas oublier qu'au sein de la folie universelle de l'homme, il existe aussi la singularité du psychotique qui est autre chose, bien qu'elle s'inscrive aussi au creux de la famille de l'universel.

Pour Freud, l'archétype humain était le névrosé, sujet qui incarnait le mieux la découverte de l'inconscient. Le névrosé, c'est l'être pris dans son inconscient, aliéné à un moi qui ne sait rien de cette Autre scène qu'il porte sur son dos, qui conditionne sa vie et la détermine le plus souvent à l'encontre de son bien-être.

Lacan est parti d'une autre expérience. Il était psychiatre et il a de ce fait été mis d'emblée à l'école de la folie ; c'est là qu'il a forgé graduellement sa théorie. Il a atteint la racine du problème en postulant une conception inédite du langage, qui était implicite dans l'œuvre de Freud, mais que personne n'avait comprise auparavant. Je me réfère là au fait de rompre l'union illusoire entre le signifiant et le signifié. Acte simple, mais qui se reflète jusque dans une écriture dont la simplicité semble inspirée d'une philosophie orientale.

Une lettre S majuscule, sur une barre comme celle qu'on utilise lorsqu'on écrit une fraction, et sous la barre une lettre s minuscule. C'est là toute l'âme de la parole : la barre qui sépare la matérialité phonique de son signifié. Avant Lacan, on croyait que ces deux dimensions de la parole formaient une unité. Si je prononce le mot « femme » par exemple, il semble évident que cela renvoie à un sujet du genre féminin. La matérialité varie selon les langues, mais le signifié ne change pas. Je peux dire indifféremment « *woman* » ou « *donna* » ou « femme ». Dans tous les cas, l'objet auquel cela renvoie semble être le même, cependant il n'en

va pas ainsi. Le mot « femme » n'a pas un sens absolu et universel. Cela renvoie à ce qu'en psychiatrie on appelle une *signification personnelle*, ce qui veut dire que le signifié est variable et dépend du sujet qu'il prononce ou entend le mot, qu'il soit émetteur ou récepteur.

Cette indépendance du signifié par rapport au signifiant (la diversité matérielle selon les différentes langues) est la propriété magique et maudite en même temps du langage humain : la possibilité qu'un mot puisse signifier autre chose, au-delà de son sens immédiat est la condition de sa puissance poétique. Et si l'être humain est toujours un peu fou, c'est parce qu'il est éminemment un être poétique. C'est-à-dire qu'il *fabrique* du sens tout en parlant, sans savoir en vérité ce qu'il dit. Cela peut sembler pour un profane une manière extravagante de comprendre le langage et, pourtant, c'est ainsi qu'il fonctionne. C'est pourquoi quelqu'un peut dire « Je suis une femme dans un corps d'homme ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que quand il se nomme lui-même, les termes désignent pour lui des signifiés *personnels* qui ne peuvent pas se comprendre à la lumière du sens commun. Cela ne constitue pas un cas spécial.

C'est seulement un exemple parmi tant d'autres qui démontrent ce que l'expérience analytique met en lumière : à savoir que *personne ne sait ce qu'il dit quand il parle*. La psychanalyse s'emploie à exploiter cette propriété humaine, le hors-sens qui se loge dans tout ce que nous disons et qui conduit à ce que la communication humaine ne soit pas un simple échange réciproque de messages compréhensibles, mais un malentendu chronique déguisé sous une compréhension apparente. Nous sommes tous fous parce que la réalité n'existe pas, au sens où il n'y a pas de sens universel du concept. Mais ce qui existe en revanche, c'est la fiction que chacun vit et qui est faite des sens *personnels* que nous donnons aux mots. La chose se complique beaucoup quand il faut ajouter à cela que personne ne sait quel est ce sens. Nous croyons savoir ce que nous disons, mais nous n'en avons aucune idée.

« Dites n'importe quoi, ce qui vous vient d'abord en tête », telle est la règle de l'association libre qui fonde la méthode psychanalytique. Le sujet oppose une véritable résistance à suivre cette règle, car elle le conduira irrémédiablement à sa folie personnelle, à se prendre les pieds en disant des choses qu'il ne voulait pas dire, qu'il ne pensait pas dire, qu'il ne supposait pas qu'il parviendrait à dire. La psychose est la démonstration magnifiée de ce que le langage et son sens nous entraînent et nous égarent.



T : À ce moment de votre travail (et du déploiement des écoles de l'AMP), quelle valeur donnez-vous à l'apport décisif de l'élucidation du dernier Lacan ?

GD : J.-A. Miller a été clairvoyant. À l'âge d'un peu plus de vingt ans, il a eu l'intuition que Lacan était bien plus qu'un psychanalyste génial. Il a saisi qu'il était en présence de quelqu'un qui allait changer la manière de comprendre l'humain, quelqu'un qui était sur le point de bousculer la découverte de Freud, et même, de la mener un peu plus loin. Miller a vu cela et ne l'a pas laissé échapper. Il a passé toute sa vie à déchiffrer l'œuvre de Lacan, à empêcher qu'il

arrive à sa doctrine le même sort que celui qu'avait subi la doctrine de Freud, dont les disciples avaient dissout la puissance de découverte. Miller sut très vite que ceci pouvait aussi arriver à l'œuvre de Lacan, et je suppose que Lacan, sachant ce qui s'était passé pour Freud, avait besoin de quelqu'un qui tente d'éviter que la même chose ne se reproduise.

Lacan lui aussi avait eu une sorte d'illumination. Il ne manquait pas de gens intelligents, voire géniaux, parmi son entourage. Cependant, c'est à un jeune, qui au départ n'avait même pas une formation analytique mais venait de la philosophie et qui de surcroît ne pratiquait pas la psychanalyse, qu'il a confié cette tâche. Vous imaginez-vous l'effet qu'a eu à l'époque le fait qu'un tout jeune homme devienne l'héritier intellectuel du maître ? Eh bien, ce jeune homme avait su voir plus loin que tous ceux qui se disputaient cet héritage. Il sut capter mieux que quiconque la logique des *divins détails* (l'expression, reprise par J.-A. Miller, est de Nabokov) pour lire le texte lacanien, et en extraire l'*or pur*. Grâce à l'établissement du Séminaire de Lacan, et aussi à ses nombreux cours, Miller a transmis quelque chose de fondamental : l'œuvre lacanienne est un corpus dont toutes les parties sont indispensables. Il n'y a rien à jeter, car il s'agit d'une doctrine qui repousse l'idée de progrès.

Le dernier Lacan vaut autant que celui du début ou du milieu. Le concept de jouissance ne surpasse pas celui de désir. Miller nous a privés définitivement de l'illusion que l'on puisse se cantonner à la partie finale en rejetant tout ce qui précédait ou, au contraire, à l'instar des lacaniens de l'IPA (Association Psychanalytique Internationale), prendre un segment du corpus lacanien et se délecter de l'imaginaire et du symbolique. Le réel paraît à ces derniers une bizarrerie peu utile à la pratique clinique. Or ce qui est décisif, pour répondre votre question, c'est précisément de mener jusqu'à ses dernières conséquences l'élaboration sur le concept de réel. Celle-ci n'est pas encore terminée. Le *dernier* Lacan est au principe d'une recherche que Miller a inaugurée et qu'il doit poursuivre. Il n'est pas démontré que nous sommes à la hauteur de ce défi, mais nous le relevons.

T : Pourrait-on dire de ce cours qu'il est davantage politique que les autres ou serait-ce mettre la politique, et surtout la politique de la psychanalyse, à une place subordonnée ?

GD : Les cours de Jacques-Alain Miller obéissent toujours à une politique. Aucun plus que d'autres. Dans certains, cette politique est davantage explicitée, dans d'autres moins, mais elle y est toujours. Elle obéit à une double logique : pour une part, impulser la communauté analytique, la causer, la provoquer et la réveiller quand elle croit avoir compris Lacan ; pour l'autre part, faire en sorte que la psychanalyse soit affine au temps présent, proche de la problématique qui affecte à tout moment historique le sujet de l'inconscient. N'oublions pas que Miller vient du militantisme politique dur et que cela a laissé sa marque. Cette marque ne se réfère plus à une politique au sens idéologique, mais à l'importance *du politique* comme fondement des faits cliniques.

Freud et Lacan ont découvert des éléments structuraux de la subjectivité qui valent ici autant qu'en Tasmanie. Mais il faut les lire avec, en contrepoint, le malaise dans la civilisation qui est intimement lié au politique.

Traduit par Pierre-Gilles Guéguen



Entretien paru le 10 novembre 2015, disponible sur le site de Telam

<http://www.telam.com.ar/notas/201511/126643-todo-el-mundo-es-loco-jacques-alain-miller-segun-gustavo-dessal.html>

COURRIER

Réactions à LQ n°541 : C. Decaudin, J.-A. Miller, H. Castanet.

Le 11 novembre 2015 à 01:19

Chers Jacques Alain-Miller et Hervé Castanet,

Je suis complètement d'accord sur ce que je viens de lire ce soir sur LQ et donc sur la ligne Freud/Lacan/ Miller, ce qui me réjouit. Je l'éprouve depuis longtemps de par mon cursus: Ayant fait psycho d'abord et donc lu Freud en premier, puis la psychiatrie, et enfin l'entrée en analyse, puis à l'Ecole qui m'a permis d'aborder mieux Lacan, je peux dire ceci: il n'y a pas pour moi de Lacan sans Freud, ni de Lacan sans Miller, même si Lacan est toujours une lecture à refaire...

De ma petite place, je vous en remercie

Catherine Decaudin

11 novembre 2015 10:57

Chère collègue,

C'est gentil, mais je ne suis pas d'accord avec vous: à mes yeux, cette triade est déplacée.

Il y a la dyade « Freud et Lacan », proclamée par Lacan, qui réinvente Freud.

Je n'ai pas réinventé Lacan. Je l'ai lu. Et j'ai fait part de ma lecture, laquelle s'est avérée crédible et utile pour un certain nombre d'analystes.

A vous,
JAM

Le 11 Novembre 2015, 18.04

Cher Jacques-Alain Miller,

J'ai pris connaissance ce matin de votre réponse à Mme Decaudin à propos de mon petit livre que je vous ai remis hier, et dont LQ a annoncé hier soir la parution. Je suis d'accord avec le contenu de votre réponse. Vous verrez, en lisant ce livre, que Je n'ai jamais dit, ni même suggéré, que vous aviez "réinventé" Lacan. Je n'ai cessé d'insister sur la lecture, cours annuel après cours annuel (votre *Orientalisation lacanienne* à Paris VIII), que vous faisiez de Lacan, évitant les commentaires fallacieux proposés ou les interprétations fausses souvent répandues (par exemple : pas de théorie du corps chez Lacan). Je parle ainsi de "boîte à outils conceptuels".

Pour cette lecture, j'ai, d'une part, repris ce que vous en disiez et, d'autre part, ce qu'elle permettait de saisir de Lacan lui-même. J'ai insisté sur le fait que cette lecture, par sa rigueur et la logique que vous y déployiez, offre aux analystes une boussole pour la clinique d'aujourd'hui. Vous dites, dans votre conférence "Le corps parlant", qui sert de balise pour le prochain congrès de l'AMP de 2016, que vous êtes un "éclaireur". J'ai repris ce mot dans ma conclusion.

J'ai aussi voulu insister sur le fait que vous n'êtes pas un homme isolé, d'où mes développements sur les initiatives institutionnelles et les combats à plusieurs (avec les membres des Ecoles de l'AMP et avec d'autres hors de notre champ clinique).

C'est un livre sobre. il ne déploie qu'une seule thèse : j'ai pris au sérieux votre texte, prononcé en 1980 à Caracas devant Lacan (publié dans *Ornicar* ?), où vous indiquiez le risque de faire de Lacan un nouveau "Jung du signifiant". A partir de cette thèse, j'ai tiré ce fil du "pas-tout signifiant" et du concept de réel.

C'est un livre de respect et de reconnaissance. Dans l'entretien pour LQ, je me suis permis de d'utiliser le mot d'"admiration" (repris dans ce sens à Descartes) - terme que je n'emploie pas dans le livre.

Bien cordialement à vous.
Hervé Castanet

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william franchoizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark franchoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoo grupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.